

Rêver d'une vie sans travail, est-ce que c'est une conception artificielle, superficielle du travail et de l'humain ?

Introduction :

Cette conception ne serait pas en fait méprendre ce qu'est le travail et ce qu'il représente, ce qu'il apporte à et pour l'humain. Mais l'humain se perd, et se rend étranger à lui-même dans le travail. Faut-il alors garder ou négliger le travail ? Une vie sans travail serait-elle la solution de tous les maux humains ? Nous y répondrons.

I- Est-ce qu'on choisit de travailler dans l'absolu ?

Dans la Bible, l'homme doit travailler dans le jardin, il doit se rendre digne du don qu'on lui a donné. Il doit aussi rembourser sa dette, il a été chassé du jardin d'Eden, il devient donc normal qu'il doive autant travailler que Dieu, lorsqu'il a créé le monde pour pouvoir se voir accorder le pardon de Dieu. « Je suis obligé », expression liée à la dette, il n'est pas seulement obligé, ce n'est pas qu'une contrainte.

Le travail est aussi un domaine de nécessité, voire de la contrainte, il est donc opposé à la liberté. Le travail est quelque chose où on est forcé. De nos jours, l'Homme doit produire indirectement ses moyens d'existence. Mais de moins en moins direct, car il y a des intermédiaires, mais aussi car il y a de moins en moins de demandes sociales, bien au service, afin d'obtenir une rémunération. Notamment avec l'expression, « il faut travailler pour vivre », il y a derrière cette dernière, une obligation, on se sent exploité par la société, on ne peut pas vivre sans travailler, le contraire est donc impossible. Il y a donc une nécessité et une obligation sociale. Mais s'il y a une obligation, une nécessité, cela suppose qu'il y ait une conscience à laquelle on s'adresse, mobilisé par une valeur. Il peut donc y avoir une forme de désobéissance.

Le travail résulte donc d'une adaptation à une situation préexistante et à la condition sociale.

- premièrement, dans la religion, il y a l'obligation à un travail pénible et imposé par la nécessité, « il faut suer ».
- le travail marque aussi la dépendance par rapport à la nature et à la société (obligation culturelle ici), le travail apparaît donc comme une punition. Historiquement, déterminé, les formes de travail n'ont pas toujours été les mêmes, on hérite du passé, notamment les progrès techniques (l'esclavage).
 - le travail peut être opposé à l'oisiveté (le fait de ne rien faire). En effet, le travail produit des choses qui ont une finalité. Or un individu oisif, lui s'occupe de ce qui ne sert à rien, comme faire de la philo, des recherches ou encore des sciences. Alors que la travail est le passif de la jouissance des biens de consommation.

Les conditions dans lesquelles s'effectue le travail ont évolué avec l'histoire. L'homme a d'abord vécu dans de petites collectivités où tout le monde était « égal » devant l'impératif de survie et les tâches nécessaires pour le satisfaire comme la chasse, la pêche, ou la cueillette. Tout le monde travaillait.

Avec les difficultés climatiques, l'errance et le nomadisme qui les ont suivis, la nécessité et surtout la rivalité entre clans ont conduit à des guerres de territoires, devenues de plus en plus meurtrières avec l'invention de la métallurgie et des armes. Ces guerres ont mené à l'esclavage, les premiers esclaves étant des prisonniers de guerres contraints de travailler pour les vainqueurs. Alors que le travail devient une contrainte et l'inégalité devant le travail se met en place.

Même en temps de paix, cette situation s'est généralisée : les plus démunis travaillent de plus en plus durement dans des conditions difficiles. La notion du travail est apparue comme contrainte.

« L'esclavage est un instrument vivant, venant avant les autres. Si les navettes (moyen desquelles on tisse la toile) tissaient toutes seules, le maître des travaux n'aurait pas besoin de serviteurs, ni les chefs de famille d'esclaves. »
Aristote

Si le travail peut être perçu comme une contrainte, certains philosophes ont montré que ceux qui ne travaillent pas dépendent du travail des autres. C'est la dialectique du maître et de l'esclave par Hegel dans Phénoménologie de

l'esprit. Il montre que le travail, au départ « subi » par un être dépendant, forme et éduque le travailleur. Le maître, au contraire, sombre dans l'oisiveté, l'ennui et la guerre destructrice. Ainsi le travail, devenu rapidement une dépendance, est aussi par le progrès technique, la conquête d'une liberté, celle de la connaissance. Sans devenir « l'esclave de son esclave », le maître devient dépendant dans la mesure où il ne travaille pas car il a besoin du savoir technique de son esclave. Le maître s'approprie les armes mais n'en maîtrise que le maniement et non la fabrication. C'est pourquoi Grecs et Romains ont reconnu un « Dieu » de la métallurgie, Héphaïstos ou Vulcain, aux côtés d'un « Dieu » de la guerre, Arès ou Mars.

On rapproche aussi le terme travail à une racine latine (un peu éloignée et à prendre avec des pincettes) « tripalarié » qui signifie tourmenter quelqu'un avec un trépied, c'était la punition d'un esclave dans temps longtemps. Il y a donc une idée de torture dans le travail, de souffrance, de contrainte.

Ainsi le travail est donc bien différent d'une activité que l'on choisit librement. Le travail apparaît plutôt comme un moyen, on travaille pour quelque chose, on ne travaille pas pour travailler (différent de l'art pour l'art), le travail a toujours une finalité utile au bien commun des individus. Celui qui ne travaille pas fait de l'art, des études (scholé en grec), il pratique donc un loisir studieux. Lorsqu'on choisit une activité pour elle-même, elle représente une fin, contrairement au travail qui lui est un moyen. Mais lorsqu'on fait, par exemple, du sport en tant que professionnel, c'est plus pareil. C'est nous, qui nous forçons.

L'art, l'étude, le sport (souffrance physique), mais que nous nous imposons nous-mêmes, et non la condition sociale et/ou la société. Il y a donc dans ces loisirs des contraintes, mais au niveau des règles, de la stratégie, et de l'équipe, notamment en sport. On peut alors définir le travail comme une activité non choisie pour elle-même mais imposée par une nécessité naturelle, donc de l'extérieur (la société peut imposer le travail, l'esclavage par exemple où le maître vit par le travail de l'esclave, ou encore le travail est nécessaire pour satisfaire les besoins d'un individu, or il y a des faux-besoins, s'il n'en prend pas, il ne mourra pas, l'humain apparaît donc comme un animal ?).

L'épanouissement de l'individu se fait donc en dehors de la sphère du travail, par le biais de la consommation, des loisirs, dans le temps libéré du travail. On ne travaille donc pas pour être heureux, on travaille pour autre chose, quoi ? Mais l'épanouissement de soi devient alors une vraie problématique, comment peut-on s'épanouir avec si peu de temps libre. De plus, la notion de loisirs n'a pas toujours eu le même sens selon les époques.

Mais il y a des discours qui disent que l'expression de soi se fait par le travail. Car, nous utilisons nos compétences pour les biens des autres, on voit donc naître la reconnaissance sociale, l'éloge du travail. Nous prenons conscience que nous comptons pour la société, on se sent distingué, qu'on est quelqu'un et socialement utile. On se réalise donc par le travail. L'homme passe donc de la proximité de la vie avec l'animal à la lourde contrainte. En effet, l'animal qui est enfoncé dans la vie, se révèle par son instinct de survie, il subit la vie. Mais l'homme, lui sait se rendre utile aux autres, il comprend l'interdépendance des hommes, le travail socialise donc d'une part. Il sait donc accepter la contrainte, il se distingue, distingue donc l'individu, lié intimement au propre de l'homme. Et pour cela, il sait contrôler ses caprices donc devient rationnel, le travail produit donc d'autre part l'homme, l'humain. On voit donc apparaître :

- une dimension technique du travail
- on essaie de développer une attitude rationnelle
- ce qui marque le passage de l'homme, quelque part, c'est la découverte des outils, il pense au moyen-fin, c'est-à-dire quels moyens mettre en œuvre pour arriver à telle fin.

Le travail est donc le mieux de l'humanité. Le travail est comme formateur de l'humain. En effet, l'humain doit subir sa condition, il n'est pas adapté à la nature, il est donc amené à la modifier pour qu'elle soit adaptée à lui. Le travail est donc libérateur, on ne subit plus la nature, on la transforme. Alors ne pas travailler serait comme rester un enfant.

Mais une éloge indifférenciée du travail peut paraître suspect. Que signifie cette idée d'épanouissement, qui est en fait tributaire d'une conception de finalité, on est fait pour quelque chose, ou encore une conception de la nature humaine, travailler c'est être raisonnable. Le travail n'empêcherait-il pas certains de hommes de se réaliser finalement ?

1- Le travail est le propre de l'humain :

L'homme se fait en s'opposant aux données naturelles, il transforme la nature, l'humanise. Il va voir dans son produit le reflet de ce qu'il est. Il n'est donc plus dominé par son instinct de survie, comme les animaux, il domine la nature. On passe donc de la sauvagerie à la culture en milieu domestique, c'est-à-dire le domaine humanisé. La nature devient le matériau de l'homme, et devient la trace de l'intelligence humaine.

« La technique est l'arraisonement de la nature » dit Heidegger, la nature apparaît donc comme un matériau pour nous, elle est réduite aux calculs et aux conceptions actuelles de la technique (ici technique, veut dire savoir-faire, un art, qui a un but bien entendu). Il s'agit donc de tout mettre en équation, or cela peut constituer un appauvrissement de la pensée, en effet le scientifique ne pense pas, et le penseur n'est pas scientifique.

On rappelle que l'humain est un inadapté à la nature, il doit transformer la nature pour qu'elle puisse s'adapter à lui. Le travail est donc une transformation nécessaire de la nature, car dans son état immédiat, la nature ne peut satisfaire les besoins humains. Le travail est donc aussi le signe du développement de l'intelligence. Si l'on reprend l'étymologie du mot homme « homo faber » qui veut dire homme technicien, il prend une partie de la nature pour utiliser une autre partie de la nature. C'est illustré dans Protagoras de Platon, Protagoras raconte un mythe : l'homme est en quelque sorte mal doté pour vivre. C'est donc par l'intelligence technicienne qu'il peut espérer s'en sortir.

Pensons l'histoire, si elle n'est pas la réalisation d'un droit international, il naîtrait donc inadapté (pareil que dans Protagoras), le travail représente la lutte de ce qui est nuisible pour l'Homme, par exemple la création d'armes.

Les savoirs faire sont le reflet de l'intelligence humaine, Homo Faber il fabrique.

On peut alors dissocier l'humain de l'animal avec la faculté de comprendre la fonction :

- l'homme fabrique, stocke, fait des outils à faire des outils, il crée une interdépendance des choses, les unes se renvoient les unes aux autres, il y a donc une organisation rationnelle des espaces.
- l'animal utilise son instinct de survie, il accomplit des choses sans savoir réellement ce qu'il fait. Il ne sert pas ou n'a pas de faculté de comprendre la fonction qu'il accomplit.

Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est sa capacité à travailler la nature, c'est-à-dire à la transformer en utilisant des moyens qui lui sont propres, à commencer par l'outil. Les moyens techniques ont évolué au cours de l'histoire mais l'homme a toujours su construire des outils et des machines pour transformer la nature et faire évoluer son travail.

On appelle alors technique, l'ensemble des procédés utilisés par l'homme pour transformer la nature par le travail. Les procédés n'appartiennent pas eux-mêmes à la nature : une canne à pêche, même rudimentaire, n'est pas un simple bâton. La technique permet à l'homme d'inventer et de fabriquer des outils qui vont l'aider dans son travail et lui faciliter la tâche. Aucun autre animal étudié pour le moment n'est capable de faire cela. En effet, certains animaux peuvent utiliser des instruments, mais ils ne créent pas d'outils. Les instruments sont des objets à fonction unique qui sont comme des prolongements du corps. Par exemple, le chimpanzé est capable d'utiliser un bâton pour atteindre un objet ou de la nourriture hors de sa portée et de la ramener à lui. L'homme, lui, est capable de fabriquer des outils qui ont des fonctions multiples et perfectionner cet outil.

L'opposition entre l'animal et l'homme, entre l'instrument et l'outil, symbolise l'opposition entre la nature et la culture. L'animal s'adapte à son environnement, l'homme transforme son environnement par le travail. Seul l'homme possède une culture, car il possède la technique. Certaines dispositions naturelles anticipent l'activité technique, donc l'activité culturelle. Ainsi l'usage de la main (la préhension, c'est-à-dire, la capacité à prendre, saisir des objets avec la main grâce au pouce opposable), favorise l'homme. On peut considérer la main comme « outil naturel », le premier de tous, qui favorise l'homme et prépare l'invention de véritables outils. Toutefois, cela n'est pas suffisant puisque le chimpanzé, qui possède une main similaire, n'a pas de technique. « Anaxagore dit que l'homme pense parce qu'il a une main. La vérité est que l'homme a une main parce qu'il pense. » Aristote.

Il y a des progrès dans la technique mais ne reflète pas le progrès dans la maîtrise de la nature. Il n'y a pas de pensée globale de la maîtrise de la nature, problème politique.

L'outil est donc une médiation, un intermédiaire où l'homme ne peut agir directement dessus (car on rappelle qu'il est incapable, inadapté). L'intelligence est donc la faculté d'innover, en contradiction avec la ruse, qui est le fait d'agir indirectement, elle est liée à la raison.

Ainsi l'homme sort artificiellement de la nature. Il peut changer de conditions de vie. Il n'est donc pas un être naturel tout fait, il change sa condition au cours de l'histoire. L'homme se fait donc dans et par le travail. On voit alors se dessiner dans un premier temps, une opposition entre la nature et l'histoire. La nature constitue des changements répétitifs, il y a une certaine forme de régularité dans la nature, régularité des saisons, de tous les individus qui sont régis par l'instinct. Contrairement à l'histoire, qui est constituée par des changements dus aux péripéties (ce qui n'est pas classable par une loi). Les changements d'époque s'expliquent par quelque chose qui est unique, décisif, on entre dans une nouvelle ère, une ère est une parenthèse (époque en grec). L'homme, lui, change ses manières de faire, il change dans l'histoire.

Le travail est le propre de l'homme, l'homme se fait par le temps historique, il y a donc une histoire de la manière de travailler, l'homme s'humanise dans le travail.

Aucune espèce ne transforme la nature comme nous, l'humain introduit des éléments chimiques qu'ils n'y avaient pas avant. Est-ce que l'homme maîtrise sa maîtrise de la nature ? Ce n'est pas la technique qui pense aux fins (quel type de société nous voulons) mais l'homme. Le travail est donc une activité transformatrice, ce qui veut donc dire qu'il y a quelque chose qui préexiste dans mon esprit, les choses grâce au travail prennent une essence matérielle. On ne transforme pas pour la chose en elle-même, on transforme pour autre chose, on retrouve donc cette idée de moyen, de médiation. On dissocie alors l'activité faite pour elle-même et l'activité qui n'est pas faite pour elle-même. Une activité qui n'est pas faite pour elle-même, entraîne des contraintes, elle est imposée par la nature, on travaille parce qu'il le faut. Le travail est donc une obligation sociale.

Par exemple, la politique a pour but d'assurer à la fois la sécurité intérieure et extérieure. Elle ne doit donc pas réglementer le travail.

Par le travail, on édifie un monde artificielle. Attention, l'école n'est pas un travail, car on ne produit pas quelque chose d'utile pour la société. Dans le travail, l'individu devient un consommateur et un producteur d'une machine infernale (selon Marx). Et par le travail et l'intelligence technique, l'humain peut lire ce qu'il est, l'humain prend conscience de lui-même dans le travail. Le travail est l'image de l'humain.

Néanmoins, on a tendance à idéaliser la nature à l'image de l'humain. On projette nos insatisfactions et on s'éloigne donc de la réalité. Rousseau dit « l'état de nature », c'est-à-dire que les hommes ne se nuisent pas eux-mêmes, contrairement à l'humain, qui n'hésite aucunement à se servir de sa ruse pour nuire à son prochain, et tout cela pour des raisons futiles, ridicules.

Pour Descartes, l'animal est une machine (on a du mal à y croire car le rapport entre l'animal et la vie est peut-être encore plus complexe qu'un simple rapport mécanique).

2- Tensions entre nature et histoire :

La nature, dans l'Antiquité physis en grec, d'Héraclite (originalité), qui diffère de celle de d'Aristote. Héraclite différencie ce qu'il se passe sur Terre et dans le Ciel, c'est-à-dire le monde supra lunaire qui est régulier, et le domaine sublunaire qui est approximativement régulier, il y a donc de la raison mais aussi des surprises par moment. Aristote quant-à-lui pense le changement de manière ontologique, il y aurait un épanouissement, une croissance, une décroissance. Donc pour lui, il y a :

- des mouvements
- des mouvements d'accroissement
- des mouvements qualités
- des mouvements substances (naissance et mort).

A partir du 17^{ème} siècle, on voit apparaître une destruction de l'image d'un monde pleinement régulier, et de la finalité dans la nature. La nature est l'existence des choses sous des lois (selon Kant). Tout va être expliqué par le mouvement, la nature devient alors une machine parfaite.

Or l'homme se définit par rapport à la nature. Il est souvent en opposition avec la nature, ce qui peut être dû à la religion, Dieu est transcendant, il est au-delà, il n'est pas mondain. Le monde est fait pour l'homme, donc nous sommes au centre de l'univers. C'est pourquoi, les religieux ont accepté les pensées d'Aristote mais sous la forme d'un certain Thomas d'Aquin. La nature devient la matière régit par le déterminisme universel, elle devient le domaine de la répétition. Mais il y a un problème, le vivant, on observe une certaine forme de finalité dans l'organisation du vivant, il y aurait une certaine forme de raison dans la nature, argument pour les religieux fort plausible.

D'après le philosophe allemand Jakob von Verknüll, l'animal vit dans un environnement naturel qui constitue son milieu. L'homme, quant-à-lui, vit dans un environnement « artificiel », son « monde » au sens du monde habitable. Ce « monde habitable » est le produit de la technique, donc du travail de l'homme. Par exemple, le feu permet de se chauffer et de protéger, de cuire des aliments, de préparer des matériaux de construction pour bâtir des édifices. Par la suite, la métallurgie, l'industrie du verre et de la plastification, qui utilisent le feu, transforment l'habitat en bâtiment, de plus en plus complexes. On parle alors de « monde artificiel », essentiellement urbain, dans lequel vit l'homme aujourd'hui. C'est bien le travail qui est à l'origine de la modification de la nature.

Si l'homme a transformé la nature en construisant des villes, il a également réussi à maîtriser, d'une certaine façon le temps. Par exemple, les TGV permettent à l'homme de traverser très rapidement des distances considérables, et les avions passent d'un continent à un autre en une seule journée.

Le monde habité par l'homme n'a ainsi plus rien de « naturel ». Heidegger conçoit la technique comme un arraisonement, c'est-à-dire une mise à la raison, presque une mise au pas du monde naturel. René Descartes déjà finissait la technique comme une manière de rendre les hommes maîtres et possesseurs de la nature.

La prise de conscience écologique montre toutefois que l'homme n'est pas satisfait de cette transformation, par le travail, de la nature qui n'est pas, comme on le dit dans le langage courant, une source énergétique inépuisable de richesses. Ainsi, au XIXe siècle, Thomas Malthus montrait déjà que le rendement de l'agriculture diminue au fur et à mesure qu'augmente le nombre d'hommes.

Selon Descartes, les hommes sont libres, ce qui implique qu'ils seraient alors une exception. Absurde dit Spinoza, « c'est aussi absurde qu'un empire dans un empire », c'est n'importe quoi. Tout ce qui existe, existe car il est nécessaire. La liberté, si elle existe, ce n'est pas le libre arbitre. On rappelle que Spinoza et Descartes ont deux philosophies et modes de pensée différents.

Mais la théorie de l'évolution vient tout remettre en question. Lamarck au 18^e siècle, il est le premier transformiste, et finaliste. Pour lui c'est la fonction qui crée l'organe. Darwin, quant-à-lui, dit que c'est la lutte dans la survie qui permet à l'évolution d'apparaître. Les lois de Mendel qui viennent argumenter le néo-darwinisme, mais il est critiquable quand même. Prenons le cas de Démocrite et Leucippe, l'un est disciple d'Epicure à Lucrèce et l'autre un penseur atomiste, c'est-à-dire qu'il pense qu'il existe de la matière qu'on ne peut plus diviser, un atome, ces atomes sont comme des lego, il suffit de les emboîter pour former le monde. Pour ces deux personnages, il existe des atomes qui tombent dans le vide. Donc d'une part, il y a l'idée du vide et d'un hasard essentiel. On voit donc apparaître une notion de liberté, et d'autre part ils admettent qu'il y ait certaines irrégularités de temps en temps.

Ainsi l'image d'une nature pleinement régulière arrive avec la révolution scientifique du 17^{ème} siècle. L'observation perturbe, et l'observé n'est plus spontané. Russell va dire « il fallait avoir fait de la philosophie pour pouvoir lever certains doutes ». Il faudrait donc avoir une certaine tendance sceptique, mais qui permet d'amener la connaissance et donc de comprendre. Ce qui peut se référer à Poincaré « Tout croire et ne rien croire sont deux extrêmes qui dispensent l'un et l'autre de penser ».

Dans le temps historique, l'homme a évolué mais sa société humaine, qu'en est-il. Le changement d'époque se fait par le changement de la façon de vivre. On distingue les époques par les inventions techniques et de la manière de travailler. Par exemple, l'âge de la pierre taillée. Ou encore, Lefèbre de Noëttes, historien qui a étudié les techniques d'attelage. On dit alors qu'il y a eu des révolutions industrielles qui ont complètement transformé les humains. L'histoire n'est donc pas en effet, juste le récit des temps passés, mais en fait l'histoire des inventions techniques et des changements comment l'humain s'organise.

La technique ne cesse d'évoluer puisqu'au cours de l'histoire, l'homme ne cesse de perfectionner les outils qu'il utilise. Chaque savoir ou savoir-faire en appelle un autre. De ce fait, la technique est un moteur de l'histoire puisqu'elle permet

l'évolution du travail de l'homme et de la démultiplication des possibilités de transformation de la nature. La technique possède un caractère cumulatif : chaque machine ou outil inventé permet d'en créer d'autres, directement ou par combinaison. Par exemple, la coutellerie, artisanale au début, devient une production en série où des machines produisent elles-mêmes ce qui était autrefois un outil. Utilisé comme arme blanche, le couteau est progressivement remplacé par l'arme à feu qui utilise elle-même une autre technique.

Dans Protagoras, Platon présente l'origine de la technique sous la forme du célèbre mythe de Prométhée. L'homme y est décrit comme le plus fragile des êtres en comparaison du reste de la nature. L'homme y est décrit comme le plus fragile des êtres en comparaison avec le reste de la nature. Chaque être vivant dispose, en effet, naturellement de moyens pour assurer sa survie, que ce soit par ses caractéristiques physiques ou par ses instincts. Pour sauver l'humanité, le Titan Prométhée aurait donné aux hommes la capacité d'invention technique et le feu. La technique apparaît donc comme un moyen absolument indispensable pour assurer la survie de notre espèce.

Si, dans le mythe, la technique est présentée sous la forme d'un don divin, c'est sans doute, parce qu'elle exprime une forme d'intelligence particulièrement remarquable. Le moindre outil implique une modification réfléchie d'un objet naturel pour accomplir une tâche bien précise. Il y a donc une dimension d'intention, à quoi il faut ajouter une intention de conservation, de transmission et d'amélioration. La technique relève, pour cela, de la culture et peut-être considérée comme une caractéristique essentielle de notre espèce. Bergson propose, d'ailleurs, de définir l'homme comme « Homo Faber » (l'« homme qui fabrique »), dans la mesure où l'intelligence humaine se manifeste de la façon la plus objective sous la forme de l'invention constante de moyens techniques toujours plus variés. Chez l'animal, les exemples restent relativement limités.

La création régulière de nouveaux moyens techniques permet la mise en œuvre des différentes aptitudes humaines. Les hommes peuvent produire de quoi satisfaire leurs besoins de façon plus efficace, comme dans le domaine agricole. C'est ce qui permet de dégager du temps libre pour d'autres activités que celles liées aux nécessités vitales. Le progrès technique contribue aussi à l'augmentation des connaissances, en offrant, par exemple, de nouveaux moyens d'observation scientifique (comme l'invention de la lunette astronomique). Les connaissances peuvent être plus facilement mises à la disposition de tous par l'invention de moyens de partage comme l'imprimerie ou Internet. Dans le domaine artistique, les innovations techniques permettent à la créativité de trouver de nouvelles formes d'expression. Le progrès technique apparaît donc comme la condition indispensable d'un progrès de l'humanité dans chacune de ses dimensions.

Le travail libère l'homme, l'affranchie de sa condition naturelle, de sa dépendance à la nature. Le franc désigne l'homme libre. Le travail libère l'homme par le biais des techniques, lorsqu'elles deviennent application de la science (pour pouvoir dominer la nature au lieu de la subir), l'homme va pouvoir domestiquer la nature et donc ne pas la subir cette nature extérieure et inférieure. Le vivant est alors perçu comme un automate.

Le travail transforme l'homme. Le travail permet à l'homme de s'oublier lui-même et donc de ne pas penser à la mort. Le travail permet à l'homme de s'occuper l'esprit. Pascal dit « s'étourdir dans une activité, permet de s'occuper l'esprit ». Heidegger dit « Dès qu'un homme naît, il est assez vieux pour mourir », c'est pourquoi la pensée de la mort est tant présente chez l'homme. La crainte de mourir, il est donc alors crucial de s'occuper l'esprit pour oublier le fait que nous ne sommes que de simples mortels. Ainsi le travail a une place prenante dans la vie de l'homme et peut avoir des effets bénéfiques.

Mais le travail transforme l'homme aussi dans une autre dimension. Hegel : « La relation maître-esclave permet à l'esclave de se développer. Il a moins peur de la mort, et de la nature. » Est-ce qu'il y a du propre de l'homme dans le travail ? OUI. Le travail humain fait appel à des qualités spécialement humaines. Au début, l'être humain est un être comme les autres. Mais il utilise ses ressources pour transformer les données extérieures, à ce qu'il connaît. Et il va alors changer sa propre nature à lui aussi. Le travail humain va alors produire l'homme, le faire sortir de sa nature. Bien que l'homme aie un instinct instinctif (comme les abeilles), il va se produire lui-même. Pourtant certains animaux sont aussi capables de produire leurs propres moyens d'existence, par exemple les abeilles leur travail dans la construction de la ruche est tout bonnement incroyable. Elles sont sociales, et agissent d'après un plan. Les araignées aussi ont un travail exceptionnel, mais elles sont solitaires. Le travail fournit par ses deux espèces est incroyable, même le plus mauvais architecte ne pourrait pas construire, ou concevoir un tel plan. Mais l'animal réalise son propre but. Le travail va permettre à l'homme de s'oublier, il va réfréner ses tendances, il va se forcer. De plus, il va toujours chercher à s'améliorer dans son travail. Changer les plans, à nouveau concevoir, et ne jamais faire la même chose, contrairement

aux animaux qui ont un instinct et vont toujours répéter le même comportement. L'homme apprend à se dominer, à se contrôler. Il prend l'habitude à se discipliner, il forge donc sa volonté, ou la raison chez Kant. L'homme apprend à se forcer. On en conclue alors que le travail est producteur d'humanité, de part l'intelligence technique et de part la morale, c'est-à-dire la capacité à se concentrer, à se faire mal (remarque : on peut opposer le travail à la libre dépense, le sport par exemple). L'homme développe son intelligence dans et par le travail, il s'humanise donc.

Emmanuel Kant considère que le travail est devoir envers soi-même, un devoir qui forme l'homme moralement parlant.

Pour Emmanuel Kant, le travail satisfait la conscience morale et la fierté humaine. Ainsi l'animal satisfait ses besoins par l'instinct, l'homme par le travail. Il lui faut néanmoins pour cela un effort qui le sorte de la paresse. Le travail est donc un devoir et son habitude, une vertu. Aristote explique d'ailleurs que la vertu est l'habitude du bien. L'homme qui travaille serait alors un homme meilleur, plus moral, un homme dont la formation est plus accomplie car elle le dépasse.

De plus, comme le souligne Freud, le travail peut être considéré comme un bien en lui-même. « Être normal, c'est aimer et travailler » dit Freud. Freud ne parle pas seulement du travail social, mais de tout effort pour mûrir et changer ainsi notre propre nature. Il évoque le travail du deuil, effort mental pour surmonter la perte d'un être cher. Le terme « travail » est alors pris comme une métaphore et signifie l'effort sur soi-même.

Il faut encore réserver une place particulière à l'art, travail sur soi-même, qui aboutit à la sublimation, c'est-à-dire, de œuvres qui transfigurent les épreuves saisies par l'autre dans sa vie, ainsi que ses désirs refoulés.

Le travail produit les moyens de l'existence de l'homme. Le travail est imposé par l'inéquation de la nature avec les besoins de l'homme. On voit alors arriver une dimension collective et technique du travail (invention et transmission dans l'histoire), et enfin le travail change les rapports sociaux. L'animal est régi par l'instinct, il n'a pas de réflexion, il ne peut pas revenir sur ce qu'il a fait. L'homme a lui, la raison qui lui permet de pouvoir faire un retour en arrière sur son travail et pouvoir le modifier si ça ne va pas ou ne lui plaît pas.

Pascal conteste la nature humaine, pour lui il n'y a pas de répétitions, l'homme peut auto-progresser, il s'évolue dans l'histoire. Le progrès global dans la technique, c'est progresser dans la maîtrise de la nature. Dans progrès technique, on entend perfectionnement, efficacité et règle de l'art. Mais maîtriser la nature s'avère être plus compliqué que prévu.

La raison est en soi pas pour soi. Les animaux, ne représentent pas la raison. Ils n'ont pas de valorisation pour leur travail. Ils sont dans un état borné, limité et tendent pas vers une amélioration. L'humain, a, lui, une ouverture sur le changement.

Le travail nous permet de s'oublier. Comment l'homme arrive-t-il à se reconnaître, à s'exprimer ?

L'humain est une chose parmi les choses, mais il est pour lui. Il est capable de se penser, il a donc une réflexion de l'homme sur lui. Mais il réfléchit aussi sur l'extérieur mais avec une dimension pratique. L'homme est donc esprit, il se fait et examine la conscience de soi, c'est-à-dire qu'il se distingue et pour prouver qu'il est différent, va donner une représentation de lui-même dans la nature. L'homme en transformant la nature, il se réalise et se voit, comme un reflet de lui-même, dans l'objet transformé. On peut y voir un schéma, réflexion puis action. La raison est donc partout, mais grâce à la philosophie, nous pouvons replacer les choses dans un contexte de raison, c'est-à-dire la rationalité qui renvoie à la dialectique.

L'homme a toujours cherché se reconnaître, dans un premier temps, par l'affrontement. Notamment dans le Cid de Corneille illustre bien ce désir de reconnaissance. En effet, la provocation, dans les sociétés médiévales, ou les chevaliers luttent jusqu'à la mort pour pouvoir sentir qu'ils sont toujours vivants et dans les yeux de leur adversaire voir son reflet. Or la violence n'est pas à considérer superficiellement, on la subit. On cherche donc désespérément ce désir de reconnaissance chez l'Autre. Dans un second temps, il y a eu la voie de garage, plus communément appelée, l'esclavage ou la servitude. En effet, on ne peut pas être reconnu par quelqu'un qui ne nous respecte pas, qui nous nuit. MAIS l'esclave en travaillant, il apprend à se dominer son attachement à la vie, il apprend à se détacher de l'angoisse de la mort. Il maîtrise alors en lui la nature animale.

Pour Hegel, au fond la raison est partout. Le réel est rationnel, le but de la philosophie est de trouver la raison dans le réel. Mais le réel, qui est rationnel, se pose, s'oppose et se surmonte. On pose quelque chose, qui va dans son contraire et va se dépasser dialectiquement, si tout va bien.

Il y a de la régularité dans la matière, surtout dans la matière inanimée. La rationalité est enfouie en soi et non pas pour soi, la rationalité n'est pas sue. Le vivant exprime cette idée. Le vivant est un être en détruisant la nature. Le vivant se fait par la destruction, il s'oppose à lui-même, il se fait alors par la mort.

L'homme met aussi de sa liberté pour montrer son existence. Pour pouvoir avoir un reflet objectif de sa propre existence, il est prêt à mourir. Or celui qui est rendu, celui qui perd, devient la chose du gagnant (dans les combats de chevaliers, ou lors des guerres antiques), le perdant devient esclave. Le gagnant devient quelqu'un, ce qui compte, c'est la reconnaissance, on voit alors se produire la négation des individus, mais aussi la dévalorisation du travail, notamment dans l'esclavage. Ce qui entraîne le désir réfréné, j'oublie mes désirs, mes tendances et mes angoisses. Le travail domine ce qui est simplement naturel.

Le travail consiste à faire ce que nous devons faire, il y a donc une obligation, mais ce n'est pas une contrainte. L'esprit est mouvement, il est inquiétude (c'est-à-dire, absence de repos), il est angoisse. L'inquiétude va s'affronter à quelque chose de stable, l'objet (la chose est toujours indépendant) qui est indépendant de l'inquiétude.

L'individu se fuit, il n'est jamais satisfait, selon Pascal. L'inquiétude humaine chez l'esclave va faire face à l'objectivité de la nature. Il va alors se casser la tête pour travailler la nature. Il va alors oublier ses inquiétudes. Il va donc lire le reflet de ce qu'il est dans son travail. Le travail est donc le MIROIR de l'homme. L'homme va se retrouver dans le travail.

Le travail peut humaniser mais est-ce que tout travail humanise. Faut-il se méfier des formes de travail ? Toutes les formes de travail sont bonnes ? Le travail aliéné...

II- Travail et (est) aliénation :

Pour Hegel, l'esprit va s'extérioriser dans la matière. Pour Feuerbach, l'aliénation est liée à la religion. Ce dont l'homme justifie l'existence, ce dont il est le plus fier, l'homme va donc s'en déposséder pour la mettre dans un être qui l'aurait pleinement, DIEU. L'humain a donc un manque de confiance en lui, qui serait dû à la religion. La religion devient alors le fait que l'homme se dépossède de lui-même, l'homme s'appauvrit dans la religion. Il devient étranger à lui-même. Attention Feuerbach fait ici une critique de la religion !!!

Il y a des formes de travail dont personne ne veut durablement, il s'agit ici d'une contrainte comme l'esclavage par exemple. Montesquieu, « ce n'est pas la nature du travail qui compte mais comment on lui impose le travail ».

Le travail épanouit, mais pourtant, c'est difficile à croire pour nous. Or aujourd'hui, nous avons des sociétés de production, toujours plus et plus vite. Le travail forcé n'amène à rien. Or pour Aristote, il faut justifier l'esclavage, il n'y aura plus d'esclaves, le jour où les machines pourront tisser toutes seules. Vient alors une question, faut-il se méfier des discours qui justifient le travail forcé ? Par exemple, Aristote, il y a des peuples qui sont faits pour être dominés, pour obéir et d'autres qui sont faits pour gouverner, diriger. Mais il faut se méfier des discours de la nécessité des contraintes dans l'universalité. Il faut donc se méfier des discours laïques : il faut s'adapter à la société. On peut alors citer la critique de Marx (attention discours idéologique, discours qui prétend être objectif qui justifie l'oppression en la masquant), il critique l'idéologie libérale, donc l'idéologie du capitalisme, c'est-à-dire la division sociale du travail qui creuse l'opposition fondamentale des hommes. L'essentiel se fait dans la production, mais la division sociale du travail va entraîner une catastrophe selon Marx, elle va conduire à la lutte des classes.

Dans son travail, l'homme doit utiliser la raison. A cette raison, tout lui doit être soumis, toute action, tout désir, est-ce que c'est universalisable ou non, est-ce que ça ne piétine pas les autres ? L'homme est donc un être moral. Il produit aussi une réflexion technique, quels moyens mettre en œuvre pour arriver à une fin. La morale, c'est être raisonnable, c'est-à-dire autonome, je pense comme libre, je me demande si mon désir est légitime.

Ce qui est décisif dans la culture, ce n'est pas les idées de la réflexion, mais les produits de l'activité, des conditions de son existence. Mais plutôt la manière dont ils produisent leurs moyens d'existence. Ce qui veut donc dire le déterminisme par le matérialisme, soit la surévaluation de l'intelligence qui s'est développée dans le travail. La société est dépendante du degré de techniques et du produit technique (cette idée était déjà présente chez Aristote).

« Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes façons, mais il faut le transformer » dit Marx. Pour lui, il faut une pratique révolutionnaire dans le monde, dans l'intérêt commun dans la société, c'est-à-dire la réalisation de l'universel abstrait des philosophes. Il faut renverser l'idéalisme d'Hegel pour le matérialisme historique. Car selon Marx, Hegel a mis le monde à l'envers. La seule manière d'arriver à cette révolution universelle, c'est la lutte des classes, on pose, on oppose et on surmonte, le prolétariat s'autosupprimera.

Marx est d'accord que les hommes ont pu se nourrir des produits de la nature (et non des produits arrachés de la nature par des artifices). C'est une situation rare, il n'y a pas eu de division du travail en commun. Idem chez Rousseau, les progrès techniques sont un moyen pour pouvoir dominer plus. Pour Marx, c'est la manière dont les hommes produisent, travaillent, qui est à repenser :

- la technique

- la relation qui ont entre eux

En effet, pour lui, il y a l'infrastructure (l'organisation de la sphère de la production, bras et jambes, les forces productives et leurs rapports de production) et la superstructure (le domaine de la culture, l'intelligence humaine qui prend le dessus sur l'instinct). On a toujours cru que la pensée est au-dessus du travail. Or l'infrastructure a une influence déterminante sur la suprastructure. La philosophie doit se dépasser dans la révolution. Les hommes pensent par rapport à leur place dans la société et dans le système de production mais aussi par classes. Le système de production est déterminant pour la société, ce mouvement de l'histoire qui a une certaine forme de rationalité, le triomphe de la raison. Mais Marx dit que ce qui semble rationnel ne l'est pas, donc explosion dans le capitalisme, car finalement ce système de production n'est pas rationnel. Marx, après cette explosion, va pouvoir nourrir tout le monde en développant le progrès technique, ce qui entraînera une société sans classes et donnera un sens à la vie et à l'Histoire. On rencontre alors chez Marx, une philosophie de l'Histoire, elle a un sens, elle tend à aller quelque part, il y a la réalisation de quelque chose.

Le travail forme l'homme à la sociabilisation et lui apprend donc à vivre en société. Le travail est en effet lié à la diversité des techniques et à la nécessaire coopération sociale. A la chasse, par exemple, un homme rabat le gibier et l'autre prépare le piège. Le travail est divisé entre les hommes.

Les philosophes ont comparé cette division à celle d'un organisme, où toutes les parties (les organes avec leurs fonctions respectives) concourent à un même résultat. Pour que le travail aboutisse, il faut pouvoir coopérer. C'est pour cette raison que de nombreux philosophes voient dans la division du travail un facteur de cohésion sociale. On peut citer Platon et Aristote, mais également Adam Smith ou Emmanuel Kant. Tous soulignent que la division du travail favorise l'échange. La division du travail est en fait la répétition de l'ensemble des tâches à accomplir dans une société ou un groupe humain, indépendamment du statut social. Mais on parle surtout de division sociale du travail, c'est-à-dire en fonction du statut social (esclaves ou travailleurs libres, comme les artisans ou les commerçants, ou employés et dirigeants) et même du genre du travail à effectuer (« manuel » ou « intellectuel »). Toute activité de production implique en effet la répartition des tâches dans un ensemble organisé. Dans une chaîne de production quelconque (ex : automobile) la conception (invention, maquette) la fabrication et la commercialisation s'enchaînent nécessairement, mais les tâches restent séparées.

LA DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL :

La cause de la division du travail consiste à attribuer une tâche à un individu en fonction de son statut social et du genre du travail à effectuer.

La division sociale du travail a d'abord été théorisée par Platon comme quelque chose de rationnel. Attention, Platon ne situe dans le terrain de l'histoire mais plutôt dans comment bien vivre ensemble. Platon a une vision du travail dans le cadre la cité idéale. Il ne déduit pas ce qui s'est passé, mais ce qui devrait être dans l'idéal, dans l'Absolu. Pour Platon, il y a un avantage évident à ce qu'apparaisse une spécialisation dans le travail. Il y aurait une division du travail en fonction des talents naturels. On va tirer partis des capacités, chacun va faire ce pourquoi il est le plus doué, il va donc le faire mieux et avec plus de joie, le produit sera de meilleure qualité. La personne ne fera qu'un seul type d'activité. Elle développera ces talents, elle souffrira moins. De plus, la personne produira plus, car elle produit dans un domaine où elle excelle.

Aristote dira que l'homme est un animal politique, car il a

- le langage, qui permet de penser le commun, il amène à la politique

L'individu est un produit social, l'individu compte (idéologie chrétienne), on voit donc ici la promotion de l'individualité.

L'homme développe sa capacité rationnelle et sa volonté (réfréner ses tendances, désirs) dans le domaine de la conscience de soi. Donc celui qui ne travaille pas est un sauvage, il n'apprend pas à se forcer, à se dominer. L'homme transforme la nature, nous n'avons jamais à faire à de la nature brute.

L'homme est liberté et se fait dans le temps, dans l'Histoire. Pourtant, on l'impression que l'homme subit l'Histoire, l'individu est peut-être malheureux.

« L'art est long et la vie est courte » dit Hippocrate, le père de la médecine. Le temps de trouver des remèdes pour soigner la vie, on est déjà mort. C'est dur de trouver mes bons savoirs faire, « faire les choses dans les règles de l'art » c'est en fait respecter les règles du savoir-faire.

L'homme a une prétention à l'universalité, ce qui n'est pas vraiment objectif. L'art, en lui-même, n'a aucun but, aucun objectif réel. Il n'a donc pas vraiment de fonction, car il n'y a aucune finitude dans l'art.

L'échange c'est super, cela permet des avancées techniques. On change leur manière de percevoir le monde. Ce qui est décisif, c'est le degré technique, le déterminisme par la technique. Le marxisme nie la liberté, le déterminisme par le marxisme, le matérialisme par la technique, c'est une certaine forme d'ironie. Pour Marx, on a surévalué l'idée, la supertechnique, appareil de justification, qui vient de la production. L'idéologie, le rapport de domination masquée, qui ne relève que d'une partie de la société, or pour Marx, il faut s'entendre sur le tout, et il faut entendre le tout, et non pas qu'une seule classe, il y a donc fragmentation de la société. La division sociale du travail est la raison de la lutte des classes et de la fragmentation sociétale. Il faut retenir que Marx est très critiquable. En effet, selon Popper il est un idéologue et non un scientifique.

Le travail favorise également la communication, donc le rapport avec les autres. Il fait vraiment de l'homme, un être social. Pour Hegel, travail et langage sont d'ailleurs liés, il les considère comme les deux premières « extériorisations » (manifestations extérieures) de la conscience dans sa relation de « reconnaissance » par les autres consciences. C'est en travaillant avec les autres que le langage, le rapport humain et la communication se sont développés.

Le philosophe français Tran Duc Thao voit l'origine du langage, dans la communication des premiers hominidés. Les chasseurs se faisaient des gestes qui sont devenus des mots lorsqu'ils tentaient de rabattre le gibier les uns vers les autres. Le langage devient un instrument de la socialisation comme rapport de travail lui-même. Quelle que soit sa pénibilité, il développe la communication. Ceux qui ne travaillent pas peuvent donc se sentir exclus et frustrés de compagnie de leurs semblables.

Division sociale du travail et idéologie :

Platon pense la division du travail, comment faire une cité juste, dans l'intérêt de la communauté. L'homme est une essence sociale, les intellectuels doivent penser la cité, le philosophe roi, car il apprend à obéir (formation de militaire) puis il pratique les mathématiques qui vont aider son esprit à s'élever à la dialectique ensuite. Donc Platon pense la hiérarchie, il faut alors mettre au pouvoir quelqu'un qui n'a pas envie de gouverner, quelqu'un qui a envie de s'amuser. Le philosophe doit être dépassionné, avoir le sens de la complexité.

Pour Platon, il est plus rationnel qu'on ne fasse pas tous la même chose, mais qu'il y ait une spécialisation des savoirs faire, c'est-à-dire une interdépendance. Donc on va tirer parti des talents naturels, la vertu (l'excellence dans un domaine) des uns et des autres, on va alors partir des inégalités des hommes. Les hommes vont alors plus heureux de travailler dans ce qu'ils excellent, ce qui va entraîner un gagne-temps et par conséquent augmenter le rendement. L'homme pourra alors dans son temps libre faire des activités qui sont leurs propres fins, par exemple les études (scholè en grec).

Rousseau a lui une perspective plus historique, dans le Discours sur l'origine et les fondements des inégalités parmi les hommes, il dit qu'il y a des inégalités parmi la loi, des inégalités sociales, des inégalités dans les aptitudes. Pour lui, le phénomène de la division du travail a donné une différenciation des individus avec un risque d'éclatement de la vérité, c'est-à-dire qu'il y a une singularisation dans la société. On voit donc alors une augmentation dans la dépendance des

autres. On perd notre aptitude à tout faire, on dépend des autres, une perte d'indépendance, voire même une perte de la liberté. A travers l'observation d'autrui, on est dépendant, elle change ce qui nous anime, ce qui me fait agir, je me fais penser et me compare. Ce que je suis et ce que je désire. Il y a des liens réciproques entre la raison et ce qui nous anime, il y a donc une circularité entre le désir et la raison quand les rapports sont fréquents. Lorsqu'on suit la voie de la nature, il n'a pas d'excès, elle est normé, pas de démesure et je suis satisfait. Or je vais vouloir avoir ce qu'a l'autre, donc on va passer aux désirs hors-normes, de l'amour de soi (la forme de l'instinct de survie) à l'amour de soi qui compare = amour propre. Nous allons avoir le souci de la gloire, de vouloir être le centre, le tout. Il va alors apparaître un problèmes dans les rapports sociaux, le souci de l'image de ce que les autres peuvent penser de moi, on est jamais en repos, toujours en mouvement, toujours INQUIET. Il y a donc une folie du désir, une absence de règles (anarchie?). La division du travail va donc conduire à un besoin de l'autre, à une dépendance de l'autre pour pouvoir exister dans et par le regard de l'autre. Ce qui est comparable au jeu de miroirs dans Bel-Ami. Les biens deviennent alors symboliques, deviennent des signes pour pouvoir construire son image, un certain effet pervers. Folie du jeu social, un jeu de miroirs sans fond, on a le désir du désir de l'Autre. Ce qui compte à présent, c'est être admiré, le désir de compter et d'être reconnu. Hegel, dans la violence, on a le désir de vouloir exister.

L'homme dans son travail va alors se changer, c'est un phénomène incontrôlé. On ne va plus être dans une économie de besoin (économie rationnelle) mais dans un phénomène passionnel (rapports complexes entre les hommes). Ce vont être des rapports qui dépassent la simple corruption rationaliste d'une société avec règles. Rousseau décrit alors ce que va être la mode, la naïveté dans le besoin délimitable. Rousseau fait alors l'éloge de la solitude et pense la société idéale dans Contrat Social. La raison devient une faculté de calculer dans les moyens, c'est-à-dire de pouvoir calculer les rapports moyens-fins.

La division sociale du travail est un processus de la Pensée Libérale. La Pensée Libérale, dans le domaine des idées, est le fait que le libre jeu des égoïsmes va développer la société et les forces productives et cela profitera à tous, c'est-à-dire le capitalisme (qui selon un certain point de vue ressemble à la dialectique). Le libre jeu des égoïsmes est en fait le régime de concurrence qui est réglé par la politique. Mais l'État ne doit pas intervenir, l'État a une valeur de gendarmerie, il doit juste empêcher que toute violence ne se produise.

Le penseur Adam Smith dira en 1776, « c'est comme s'il y avait une main invisible qui redistribuerait tout » (La Richesse des Nations) pour qualifier le capitalisme. Donc il y aurait une concurrence saine qui apportera de la main d'œuvre.

Le travail et la production font la richesse. Il y a alors un présupposé : les hommes ont une passion pour échanger et recherchent avant tout leurs intérêts égoïstes. Ce désir d'intérêts égoïstes est fécond, il finit par profiter à tous. On profite alors des progrès techniques et on a besoin de main d'œuvre. Il y a donc création d'une société où l'État devrait autoriser le libre échange (le grand mot ici, c'est LIBERTÉ), l'État n'intervient donc pas dans la régulation du travail et de la production, le marché remplace donc la Providence. Il se crée bien entendu une économie de marché.

Cette pensée libérale va donner le capitalisme dont ses caractéristiques sont : tout bien est considéré comme marchandise, même la force de travail (c'est-à-dire l'homme), ce qui entraîne la généralisation du salariat. Dans le capitalisme, le salarié va vendre sa force de travail, il y a donc une organisation de la production, division du travail, mais le travail en lui-même, il va changer, le travail devient aliéné. En effet, il devient source de profit, on va alors séparer le travail intellectuel (pour le rendement) et le travail manuel, par exemple le travail à la chaîne, c'est une rationalisation du travail. Mais la machine va petit à petit remplacer l'homme. Mais l'homme va être abruti à cause de son travail aliéné, qui ne demande plus d'effort intellectuel à produire, il répète bêtement des tâches.

Le fondement du capitalisme c'est le salarié libre, il y aurait donc la fiction d'un contrat. En effet, il y a du profit dans le capitalisme, ce qui veut dire qu'il y a une plus-value, le travail n'est pas entièrement rémunéré, ce qui va donner création à une société conflictuelle.

L'origine de la pensée libérale :

Platon dit qu'il faut que chacun vende ses produits, car je ne suis pas polyvalent, donc je ne suis pas un bon commerçant, il y a donc une perte de temps lorsque je vends mes produits, donc une perte de production. C'est pourquoi, on a créé le marché, perfectionnement technique, il faudrait donc un intermédiaire pour que le pêcheur puisse vendre ses poissons, tout en continuant à pêcher. Viennent alors les marchands (qui n'ont pas besoin de compétences particulières), on rationalise les échanges. *Negotium*, qui veut dire je perds le temps essentiel, il y a donc un mépris du travail et du commerce en quelque sorte), c'est pourquoi, les marchands vont vite devenir essentiels.

Enfin, on voit apparaître un autre perfectionnement technique, l'argent. L'argent, c'est neutre, il permet de tout comparer et de dépasser les limites du troc. L'argent fluidifie les échanges et donc amène peut-être un marché plus juste.

Mais pour Aristote, l'argent permet une forme d'enrichissement curieuse, perverse, démesurée, on va vivre dans l'opulence, on va accumuler pour accumuler. On peut alors se poser la question, si on peut tout réduire au besoin, l'homme est dépassement du nécessaire. Or l'argent produit de la richesse, en effet, sans travail (prêt à l'usure), il permet d'obtenir plus sans travail effectif, par exemple les banques ne font que spéculer, et elles sont riches. Mais l'argent est socialement dangereux pour la société, car il est source d'inégalités. On condamne donc moralement l'argent. Au fil du temps, donc, l'argent apparaît comme quelque chose d'important (cf l'empereur Charles Quint).

Le passage de l'économie libérale au libéralisme est simple, d'abord on rationalise la production par le biais de la division du travail. On perfectionne ensuite les techniques de production, on divise le travail en des opérations élémentaires, les personnes ont donc les tâches les plus simples à faire, ce qui va déshumaniser le travail. Ce processus est le processus de la manufacture organique et sérielle. Il y a donc deux « camps » qui se forment les concepteurs et les exécuteurs. On va alors penser la production sans un artisan, on ne cherche plus un artisan avec ses outils. Le travail devient un simple gagne-pain. Théoriquement, on ne peut pas travailler (car nous sommes dans un système de liberté) mais si on ne travaille pas, on fait quoi ?!!! Ce que Marx qualifiera de faux-choix, de choix formel. Car on a le choix de ne pas travailler, mais que faisons-nous si on ne travaille pas.

L'ouvrier devient misérable, il devient abruti dans son travail puis dans ses loisirs. Car on choisit des loisirs en fonction de notre travail, il ne pourra plus s'épanouir dans ses loisirs, car il aura un loisir équivalent à son travail.

Le capitalisme entraîne donc un travail dénaturé, aliéné.

1- Caractéristiques du capitalisme :

C'est l'économie pour le profit, le fleuron de la pensée libérale. La liberté des personnes pour s'organiser pour travailler, donc une production libre qui n'est pas régie par l'État, ça va permettre de stimuler les énergies et donc l'inventivité pour pouvoir nourrir toute la planète. Il se produira alors, une lutte des égoïsmes qui est bonne pour le Bien commun (la fameuse main invisible de Smith), cette lutte permettra que le marché soit à l'équilibre et contribuera donc à une économie de marché. Le rôle de l'État est simple, empêcher la violence, il ne fait que la police, il n'intervient pas dans l'économie, il vérifie juste que les libertés sont bien respectées, mais il ne va législater sur le droit de travail ou encore la réglementation du travail, ce n'est pas son rôle.

Tout devient marchandise, même l'homme car il vend sa force de travail pendant un certain temps. Il vend donc son temps et sa force de travail.

La généralisation du salariat, l'individu qui va vendre sa force de travail contre un salaire.

La division sociale du travail, va entraîner la lutte des classes, donc de la violence, mais aussi des inventions techniques dans le travail, ce qui va briser la société. Il y aura donc d'un côté le travailleur, et d'un autre, ceux qui possèdent le pouvoir, c'est-à-dire ceux qui peuvent utiliser ce qu'ils détiennent pour pouvoir manipuler l'autre.

Dans le capitalisme, l'argent va se dématérialiser, d'un côté, on aura la simplification de la lutte des classes, et ceux qui détiennent la force de travail. Et d'un autre côté, ceux qui détiennent les capitaux et donc la production. Ce n'est donc plus le travail qu'on organise mais plutôt comment organiser afin de générer du profit. On rationalise alors la production. On pourrait résumer donc cela par deux classes : 1- les prolétaires et 2- les capitalistes et entre eux se jouent les rapports de production.

La révolution bourgeoise a amené le capitalisme, et donc créer des classes (selon Marx, mais c'est critiquable).

2- Les inventions qui dégradent le travail et généralisent cette dégradation :

Dans un premier temps, nous avons l'exploitation qui est masquée par l'invention du contrat, le contrat masque l'origine du profit. On a, en effet, l'impression d'un échange avec la signature d'un contrat, la force de travail est échangée contre un salaire. Mais Marx dit que s'il y a profit, on considère la force de travail comme une marchandise,

mais le travail crée une valeur, il n'y a donc pas eu qu'un simple échange, car il y a profit, il y a eu exploitation de la force de travail. Donc l'homme est exploité, car son salaire est différent de la valeur qu'il produit, et comment on le sait, à cause de la génération d'un profit.

Puis la rationalisation de la production va aliéner le travail. La rationalisation est un travail intellectuel du travail, on divise les tâches qu'on a à faire, c'est donc une division, réduction technique en tâches élémentaires. L'aliénation se fait dans le travail manuel, en faisant des tâches qui ne demandent pas de réflexion. On ne demande plus une aisance particulière, c'est un travail à la chaîne, comme dans les usines par exemple. L'individu n'a plus aucune fierté dans son travail, qui devient monotone et ne le stimule plus. Le travail n'est plus producteur d'humanité. Ce qui va créer du chômage.

Lassalle, dans la loi d'Airain, il dit qu'on va rendre plus pauvre les individus, mais qui va acheter alors les produits. On va alors baisser les prix, et pousser à la consommation, c'est le début de la création de contradictions.

Le travail devient une haine, il n'est plus la réalisation de soi, il ne devient qu'une pure contrainte qui ne développe rien du tout, un simple gagne-pain. L'homme devient un animal, ses loisirs ne peuvent plus lui permettre de s'élever. L'homme est alors misérable, violent, et abruti dans ses loisirs, il devient un pur consommateur.

Pour résumer, Marx dit qu'il y a des contradictions internes dans le capitalisme, ces contradictions vont amener à une révolution, elles sont : une exploitation du travailleur, une paupérisation (rendre pauvre), mais il faut amener les individus à consommer, on va alors baisser les prix, et ce qui va conduire à la délocalisation. Qui par la suite, va faire élever les consciences à un communisme internationaliste (ATTENTION IDÉOLOGIE DE MARX).

Il y a deux vertus dans le capitalisme : il développe l'outil de production (mais il ne peut pas nourrir tout le monde, comme il l'avait annoncé), et le capitalisme simplifie l'antagonisme de la deuxième classe, le prolétariat. Ces deux vertus vont amener à la lutte des classes. En concentrant les prolétaires dans un même lieu, le capitalisme favorise la prise de conscience de leur exploitation.

Le capitalisme va causer la perte de communauté, une société divisée. L'État ne peut plus faire tenir ensemble la société. L'État va donc exercer la violence, en effet, ce dernier qui est un ensemble d'institutions sur un territoire donné qui organise la vie qui revendique le monopôle de la violence légitime (selon Max Weber) dans le but bien sûr d'assurer la paix. Donc là clairement, on se moque du monde !!!!!.

Imaginons une société sans lois, sans État, l'homme est un loup pour l'homme (Hobbes), la violence serait généralisée, il y a donc une justification de la violence. Mais pour Marx, dans une société communiste, il n'y a pas d'État, on n'en a pas besoin, la société est réunifiée. Mais dans un premier temps, il n'y aurait pas de suite la société communiste, il faut un État provisoire, qui assure la dictature du prolétariat. On verrait se produire un dépérissement de l'État, qui sait quand il commence à s'autodétruire. Dans la société communiste, il ne faut pas enfermer l'individu dans un type de travail qui va le différencier. Il faut donc alors qu'il puisse faire du travail manuel, le matin par exemple, et puis l'après-midi, un travail intellectuel. On verrait dans une société communiste, une multiplication des tâches afin d'empêcher l'individualisation, c'est-à-dire de penser en fonction de ce qu'on fait, empêcher un travail qui déforme l'homme. On n'aura pas la production d'un homme total mais d'un homme mutilé, fragmenté. Mais Marx, dit qu'on aura toujours besoin d'un travail à la chaîne pour pouvoir se nourrir. Mais on réduira le temps de travail, pour que l'homme puisse dans son temps libre s'épanouir.

Ce qui est critiquable chez Marx, c'est qu'il fait quelques petites erreurs historiques

- Selon lui, c'est la révolution bourgeoise qui a conduit au capitalisme, mais c'est pas le même fordisme qui a eu lieu en même temps que la révolution française.

- il n'a pas revu ses théories, car il fait des hypothèses ad hoc !

- l'idéal communiste n'existe plus, Marx a eu une influence, il y a eu une disparition du mode de production artisanale (pas d'artisans aujourd'hui), il n'y a plus de travail en collectif, c'est le même principe que celui des usines. Et ceux sont les violences et les conflits sociaux, qui font bouger les choses.

- la rationalisation de la production, dans le but de chercher le profit pour pouvoir nourrir théoriquement tout le monde. Cette rationalisation a envahi notre monde, on pense tout par rapport au travail, il faut être productif, les politiques parlent plus souvent d'économie, on morcelle l'être humain.

- dans le travail, l'homme s'épanouit, chez Aristote, c'est quand on fait des choses pour elles-mêmes. Or on se rend compte, qu'on aime pas tous faire la même chose, donc la notion d'épanouissement est peut-être à revoir.
- le capital assure la domination sur le travail par le travail sur la manufacture.

Conclusion :

Le travail peut être perçu comme un moyen d'accomplissement :

- la spécificité du travail humain : au sens large, le travail se rencontre, nécessairement, chez tout être vivant. Pour satisfaire ses besoins vitaux, tout animal doit employer ses forces et son habileté pour transformer la nature dans un sens qui lui soit utile. Marx souligne que le travail prend, cependant, une forme proprement humaine en tant qu'activité consciente. Grâce à sa conscience de soi, l'homme peut, en effet, se voir dans le résultat de son travail. Sa capacité de réflexion lui permet de se donner son propre projet et de faire varier sa façon d'agir. Le travail peut, ainsi, prendre une autre dimension que celle d'une contrainte naturelle accomplie par instinct. Il devient une activité qui peut être choisie pour elle-même parce qu'elle permet la mise en œuvre de qualités aussi bien manuelles qu'intellectuelles et d'en apprécier le résultat. Le travail offre, ainsi, à l'homme le moyen de « s'humaniser », c'est-à-dire de développer ses facultés les plus spécifiques. Mais il permet aussi à l'homme d'acquérir sa liberté authentique, selon Hegel, car il retrouve dans le réel, la preuve de son efficacité. Ainsi, l'histoire de l'homme est étroitement liée à celle du travail.

- l'enjeu social du travail : le travail peut aussi être vu comme un facteur de lien social. Dans la République, Platon fait dire à Socrate que ce qui fonde une société, c'est l'impossibilité ou du moins la grande difficulté, pour un homme, de satisfaire à lui seul la totalité de ses besoins. Il est plus avantageux, pour les hommes, de s'unir et de se répartir les tâches – ce qui fait naître la division sociale du travail. Chacun peut se spécialiser dans une activité, selon ses aptitudes particulières, pour échanger, ensuite, le résultat de son travail avec celui des autres hommes. Les membres de la société sont, ainsi, conduits à se voir comme complémentaires et interdépendants – ce qui renforce leur cohésion, comme le montre le sociologue Émile Durkheim.

- l'enjeu moral du travail : Hegel montre que le travail impose à l'homme de retarder la satisfaction de ses désirs – ce qui lui permet de mieux les maîtriser. En outre, obtenir les choses par ses propres efforts offre une certaine dignité morale qui peut s'accompagner d'une reconnaissance sociale valorisante.

- le travail est nécessaire parce que la nature ne peut combler les besoins humains, qui doivent la transformer pour survivre. Mais le travail est aussi jugé comme indigne de l'homme, chez les Grecs par exemple, seul l'esclave travaille qui est un « outil animé » (Aristote) et le travail permettrait de racheter sa dette, une valeur exutoire du travail (Adam doit travailler à la sueur de son front pour gagner son pain).

Mais le travail peut aussi être critiquable, car il est :

- « aliénant » : dans la réalité, le travail peut procurer l'effet inverse d'un épanouissement. Marx montre, ainsi, que l'ouvrier est susceptible de produire des objets ou réaliser des tâches qui ne lui permettent pas d'en tirer une reconnaissance de lui-même. C'est, notamment, ce qui se passe quand le travail devient répétitif et simplifié, au point de ne plus demander des efforts de réflexions, de demander peu de qualifications. L'ouvrier éprouve alors un sentiment d'« aliénation », au sens où le travail le rend étranger à lui-même. Le temps passé à travailler est, lui-même, vécu comme du temps « aliéné », c'est-à-dire du temps qu'il faut sacrifier pour gagner sa vie et disposer, éventuellement, de « temps libre », en dehors du travail.

- un facteur de tensions sociales: dans la mesure où chaque homme travaille pour satisfaire son propre intérêt, la société repose sur un fondement qui peut faire resurgir des tendances égoïstes. Plus précisément, Marx montre que ceux qui possèdent les moyens de production (les entreprises et les machines) sont amenés à exploiter ceux qui n'ont que leur force de travail à échanger contre un salaire. En effet, pour réaliser une plus-value, il faut pousser les ouvriers à produire davantage tout en les rémunérant le moins possible. c'est la logique du capitalisme, qui cause, fatalement, selon Marx, une division de la société en « classes » aux intérêts radicalement opposés.

- Pour Nietzsche, la survalorisation du travail, qui étouffe le désir individuel, assure néanmoins la tranquillité sociale.

Enfin le travail peut finalement apparaître comme un moyen de garantir sa valeur humaine :

-le rôle de l'État et des lois : pour remédier aux tensions dans le monde du travail, l'État apparaît comme un médiateur nécessaire. Son rôle est, en principe, de garantir le juste respect des intérêts de chacun, par l'établissement de lois. Il s'agit, en particulier, de définir des critères de rémunération justes (un salaire minimum, par exemple) ou encore des conditions de travail respectueuses de la personne (en termes de santé mais aussi de dignité). Dans la logique de Marx, il faudrait même aller beaucoup plus loin. L'État devrait s'approprier tous les moyens de production, en « abolissant », ainsi, la propriété privée. Ces moyens deviendraient alors la propriété commune de tous les hommes, formant une « association d'hommes libres », partageant le même intérêt. C'est le principe de la « société communiste », finissant même par rendre inutile l'existence de l'État.

- l'enjeu du progrès technique : le progrès technique peut être considéré comme le responsable de la dégradation de la relation de l'homme au travail, notamment par un effet de « mécanisation » des tâches. Mais il faut voir aussi l'invention de nouveaux moyens, comme les machines et même les robots, peut contribuer à soulager les hommes des tâches les plus pénibles ou les moins valorisantes.

- la revalorisation du « loisir » : enfin, il semble nécessaire de rappeler que le travail n'est pas la seule activité humaine à laquelle il soit digne de consacrer son temps. Le « loisir » ou « temps libre » passe, souvent pour être l'occasion d'activités secondaires, plus légères, relevant du divertissement ou de la détente. Dans l'Antiquité, le « loisir » était, à l'inverse conçu comme un temps pouvant être consacré aux activités les plus dignes de l'homme. Il s'agissait de celles qui permettaient de s'élever, de se cultiver, de façon libre (sans recherche d'utilité), telles que l'étude des sciences, des lettres, et des arts. Hannah Arendt montre l'importance de retrouver ce sens de loisir dans nos sociétés modernes, qui ont, au contraire, tendance à donner toute la place au travail.